

Christophe Thollet
276 rue Claude Monet
73290 La motte Servolex

04 79 25 69 80
06 62 22 18 62

Aux grotesques, les grands maux

(version courte du 23 juillet 1999)

Sommaire

- p °3 Préprologue (genèse)**
- P °4 Prologue (le réveil)**
- P °5 Scène 1 (la rencontre)**
- p °7 Scène 2 (la berceuse grinçante)**
- p °10 Scène 3 (la troisième roue du tandem)**
- p °13 Scène 4 (les présentations)**
- p °16 Scène 5 (baiser d'un dieu)**
- p °18 Scène 6 (noir baiser)**
- p °24 Scène 7 (bon baiser de tout là-haut)**
- p °27 Scène 8 (l'adieu à la scène)**
- p °29 Scène 9 (on fait avec ce qui reste)**
- p °33 Epilogue (apocalypse)**

Préprologue (genèse)

Le rideau s'ouvre en silence sur une fille de dos debout sur une chaise.
Derrière elle, on devine la silhouette d'un homme en camisole de force, debout face au fond de la scène.

La femme chante à son ventre une petite berceuse.

Femme :

*- Doucement s'endort la terre dans le soir tombant
Ferme vite tes paupières dors petit enfant. (bis)*

Elle s'arrête pour tourner la tête vers les spectateurs.
Lentement elle tourne tout son corps dans cette direction, en souriant.
Elle a le globe enfoui dans sa camisole, donnant l'impression qu'elle est enceinte.
Elle se remet à chanter à son ventre.

Femme :

*- Doucement s'endort la terre dans le soir tombant
Ferme vite tes paupières dors petit enfant. (bis)*

Elle chante de plus en plus fort, jusqu'à pousser un cri, et laisser tomber le globe terrestre. Accroché au plafond par un câble, le globe reste suspendu en l'air.
La femme descend de sa chaise et joue avec, donnant de petits coups dedans.

D'un seul coup elle donne un grand coup dans le globe.

Une musique chaotique ébranle l'atmosphère.
Toutes les lumières s'éteignent. Il n'y a plus que la lumière du globe qui se balance dans l'espace de la scène.

La femme disparaît et l'homme se rapproche lentement du globe.

Prologue (le réveil)

L'homme calme le globe, en le prenant dans ses bras.

La musique de plus en plus faible pause une ambiance déséquilibrée.

L'homme s'assoit sur une chaise en face du globe qui lui éclaire le visage.

Il tourne lentement la tête vers les spectateurs.

Homme :

- Je me repose depuis le septième jour.

J'ai dit « je me repose », j'ai pas dit que j'dormais.

Je garde un oeil sur ma création.

Et il retourne la tête vers le globe.

Scène 1 (la rencontre)

La lumière éclaire le reste de la scène.

Femme : (en off)

- Oh, mon dieu...

L'homme crie en gardant les yeux sur sa création.

Homme :

- Hein ?

La femme entred'un seul coup avec les yeux écarquillés, et un large sourire d'enfant.

Femme :

- Je viens de croiser un hérisson qui piquait qui piquait, et qui voulait qu'on l'caresse-resse-resse. On l'caressait pas-pas-papapas. Non pas parce qu'il piquait pas, mais parce qu'il piquait.

Homme :

- Mais qui es-tu ?

Femme :

- Je m'appelle E...

Homme :

- Non, non... Ne me dis pas. Laisse moi deviner. J'ai le règne, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles, alors autant que ça serve.

L'homme ferme les yeux pour se concentrer.

- Ton prénom commence par un... Par un...

La femme sourit bêtement, amusée.

Femme :

- Par un « é » !

Homme :

- Mais ne me souffle pas enfin. Je vais trouver.
Tu t'appelles é... é...

La femme le regarde, intriguée et amusée. Puis elle regarde de la même manière les coulisses derrière elle (à cour) Enfin comme si elle y avait vu quelque chose d'extraordinaire, elle quitte la scène.
Pendant ce temps l'homme cherche toujours.

Homme :

- é... é...

Il rouvre les yeux en tournant la tête vers les coulisses.

- Et merde... Encore râté.

Scène 2 (la berceuse grinçante)

Il se tourne vers le globe pour lui parler.

Homme :

- A croire qu'il n'y a que toi que j'ai réussi.

Il caresse le globe avec ses bras emprisonnés.

Il jette un rapide coup d'oeil inquiet en régie, et se met à enlasser le globe avec des gestes maternels.

Après quelques instants de pause, il se met à chanter a capella.

*- Ma terre, t'es ma terre
Ma bulle d'air
Et de terre.*

*Pas terre à terre
Tu fais d'air
à l'univers.*

*Sans en avoir l'air
Tu vas faire
Tomber ton père.*

*Tous tes « pater noster »
Ne pourront rien faire
Rien défaire*

*Et oui tu m'enterre,
Tu m'fais taire
Six pieds sous terre.*

*Parce que t'es ma terre,
Mon manque d'air
et de terre.*

A terre.

Arrêtant de chanter, il se met à lui parler tout doucement.

- Allez dors... Repose toi...

Mais repose- toi à la fin !

De plus en plus fort et de plus en plus agacé.

- Arrête de tourner. Laisse-moi tranquille. Laisse-moi dormir pour de vrai.
Oublie-moi. Oubliez-moi tous.

Il ferme les yeux en baissant la tête, et parle tout doucement, comme une prière.

- Je vous en prie.

Moment de silence.

Il se remet à parler en gardant les yeux fermés et en prenant un ton grinçant.

- Des hommes se plaignent de mes absences.

Il rouvre les yeux exorbités d'énervement.

- Je passe tous les vingt milliards d'années, c'est déjà pas mal.
Certains me voudraient pour eux tout seul, d'autres râlent en mon nom.
Et seulement deux mille ans après le passage de mon fils, tout le monde est athé.
Ma terre je t'aimais bien, mais tes habitants sont vraiment tous des incapables.

Il se lève face aux spectateurs.

- A ces saloperies de créatures même pas reconnaissantes de leur propre père, j'ai envie de dire...

Musique lente, douce et langoureuse.

- Petits salopiaux !
Ca vous a pas suffi d'avoir des problèmes de voisinage et de vous entre-tuer pour des bouts de terre même pas à vous. Il a fallu que vous inventiez l'argent , l'économie, le pouvoir, l'esclavage, le racisme et la bombe nucléaire.
Et la pomme, le fruit de l'intelligence, elle faisait trop rétro dans les tartes tatin ? Alors vous la servez en chausson pour accompagner les Big-mac ! Comme si elle était dure à avaler, cette pomme.

La musique est de plus en plus rapide et de plus en plus forte.

- Comme si elle vous restait en travers de la gorge, vous la découpez, vous la congestionnez, vous la congelez et la décongelez. Mais regardez : Vous en faites de la bouillie pour bébé, du pâté pour chien ou encore du shampoing bio... Elle est partout. Quasi-omni présente, comme une marque de moi, comme un de mes yeux sur vous, comme tout ce qui vous entoure. Comme la plus haute des

montagnes et le plus petit des cailloux.

La musique est encore de plus en plus forte, et pour celà, il parle de plus en plus fort.

- Comme c'est étrange que si peu d'hommes fassent de la paranoïa. Il y aurait de quoi. De quoi manifester des crises d'angoisse, de quoi réfléchir, de quoi se dire que vous n'êtes pas grand chose. De quoi donner un signe de vie, quelque chose. Un rien pour dire que l'on pense à moi. Un petit merci, pas grand chose, mais quelque chose.

La musique devient insupportable. Il est obligé de crier pour se faire entendre.

- Un bruit, un son, un mot. Oui, un mot, vous savez parler à présent, vous pourriez me dire quelque chose. Aligner des mots et constituer des phrases. Me parler. Et pourquoi est-ce que ne vous excuseriez pas, par la même occasion.

Il a beau crier, on ne l'entend presque plus.

- Vous excuser de détruire tout ce que je me suis fait chier à construire, par exemple. Ou vous excuser d'avoir tuer mon fils et de m'insulter aussi souvent. Avec de simples mots, on peut faire beaucoup de choses vous savez. Juste deux ou trois mots, pour me dire que vous voulez...

Il s'adresse d'un seul coup à la régie en criant toujours.

- Baisse le son.

Le son est toujours aussi fort. L'homme regarde fixement la régie et articule en criant.

- Gilles... Baisse le son ! Giiiilles !
Baaaiiisse le sooon !.. Giiillles.
J'arrive plus à me faire entendre,
arrêêêête cette musiiiiique, giiiiiiiiilles !

La musique est coupée net.

Scène 3 (la troisième roue du tandem)

L'homme est excédé.

- Pour une fois tout ce passait bien, Gilles.
Et voilà que tu recommences.

Aux spectateurs.

- Excusez-moi, Mesdames et Messieurs.

A la régie.

- Non mais sans blague Gilles, pour commencer t'as pas été foutu de caler la bande de la berceuse : j'ai été obligé de la chanter a capella. Et là tu m'fous la musique à fond les ballons. Même les spectateurs du premier rand ne pouvaient plus m'entendre.

La femme sort la tête des coulisses, avec un air beaucoup moins enjoué que précédemment.

Femme :

- C'est vrai. Même moi, j'entendais plus Stéphane.

Elle prend un air embêté et désolé en regardant les spectateurs.
Une voix traverse toute la salle pour arriver sur scène.

Technicien :

- Vous m'avez dit de monter le son petit à petit.

Homme :

- Hein ?

Technicien :

- Tu m'avais demandé de monter de son petit à petit.

Homme :

- C'est vrai. Mais je t'ai jamais demandé de transformer le théâtre en rave party avec un son qui t'explose la tête, à ce que je sache. Je t'ai pas demandé non plus de rendre le son assez insupportable pour qu'en plein milieu de mon monologue, je te demande de tout arrêter et qu'on se retrouve là, comme des cons devant tout le monde.

Silence embarrassant. L'homme se retourne vers la femme.

Homme :

- Bon, qu'est-ce qu'on fait là, on continue ?

Technicien :

- J'ai la bande de la berceuse, si tu veux on peut reprendre là.

Homme :

- Oui... Bien sûr. Tu veux pas non plus faire ressortir tout le monde pour les faire re-rentre et recommencer à zéro. Tu n'as aucune conscience artistique mon pauvre. Tu n'es qu'un... Qu'un technicien.

Technicien :

- Un quoi ?

Homme :

- Non rien, c'est un aparté, une parenthèse, une réflexion. Tu sais le verbe « réfléchir » là... Entre « référence » et « réflecteur ».

Technicien :

- Hein ?

Homme :

- Bon, Gilles on va enchaîner là, parce qu'on est pas là pour enrichir ton vocabulaire, et que ces Messieurs Dames ne sont pas venus pour assister à nos règlements de compte. Bon alors on enchaîne sur...

Il cherche autour de lui et finit par se tourner vers la femme.

Femme :

- On peut enchaîner sur la deuxième rencontre.

Il fait une petite moue, réfléchit un temps, et se retourne vers la régie.

Homme :

- Ouais, on va enchaîner sur la deuxième rencontre.

Désolé, il fait une annonce aux spectateurs.

- Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs... Nous vous prions de bien vouloir excuser ce problème...

Il lève les yeux à la régie en insistant sur chaque syllabe.

- Tech - ni - que. Comme vous avez pu le comprendre, nous allons reprendre à la fin de mon monologue.

Il ferme les yeux pour se remettre en situation. Il les rouvre transformé en regardant par terre.

Il lève les yeux, puis la tête. Et puis tout le corps déconcentré se tourne vers la régie.

- On change de scène, alors on change de lumière aussi.

Les lumières changent. L'homme souffle en refermant les yeux, en marmonnant quelques injures et en grinçant.

- Merci.

Scène 4 (les présentations)

Après un petit temps de concentration, l'homme rouvre les yeux comme il avait pu les ouvrir précédemment.

- Le monde pourrait bien s'écrouler.

La lumière du globe s'éteint.

- Tout le monde resterait aussi inconscient,
car tu es poussière et tu resteras poussière.
C'est à se demander pourquoi je vous ai fait à mon image.
C'est peut-être justement pour que vous n'ayez que mon image.

La femme s'avance tout doucement vers l'homme, en passant sa camisole par-dessus la tête pour s'en défaire.

Quelques accords de musique s'installent. Elle semble avoir une idée de surprise derrière la tête.

- Rien de plus.
Ni plus ni moins qu'une pâle copie, une imitation, un clone raté, une...

La femme met ses bras autour de la tête de l'homme pour lui cacher les yeux.

Femme:
- Qui c'est?

L'homme essaie de répondre, mais n'arrive pas à parler à travers le tissu de la femme.
La femme insiste, joyeusement.

- Qui c'est?

L'homme n'arrive pas à répondre.
La femme s'énerve soudainement.

- Qui c'est?

L'homme parvient à parler, respirant enfin, grinçant.

Homme:
- Laisse-moi deviner...
Encore une image de moi?!

Femme:

- Et ben non.

Homme:

- Ben alors qui c'est?

Quelques accord annoncent le début de la musique, et les deux se mettent à chanter en jouant.

Femme:

*-Je m'appelle Emilie Jolie,
Je m'appelle Emilie Jolie.
Je voudrais partir avec vous,
tout au bout du ciel,
sur vos ailes.
Et je voudrais vivre avec vous
ma vie.*

Elle commence à reculer en étranglant l'homme sans le vouloir (ni le voir) avec les bras élastiques de sa camisole de force.

Je m'appelle Emilie Jolie

Homme:

- Tu t'appelles Emilie Jolie

Femme:

- Je voudrais partir avec vous,

Homme et Femme:

*- Tout au bout du ciel
sur mes (vos) ailes.
Et tu (je) voudrais vivre avec moi (vous)
ta (ma) vie.*

Homme:

*- Mais tu vois, vu du paradis
Ton souhait est une utopie.*

Femme:

- D'accord ça va, j'ai compris.

Elle enlève ses mains du visage de l'homme.

- Je retourne dans ma maladie.

Elle se détourne de l'homme pour commencer à s'avancer vers les coulisses, la tête baissée.

*- Vous êtes comme tous mal-élevés,
qui disent tous que je suis givrée.*

Il se retourne d'un seul coup.

Homme:

*- Dis tout d'suite que je suis comme eux,
dis comme eux que tu m'verrais mieux
enfermé dans une cathédrale.
Et regarde-moi quand je te parle.*

Elle se retourne.

Ils se regardent pendant un moment.

Elle semble s'interroger, il est subjugué.

- Tu t'appelles Emilie Jolie,

Femme:

-Qu'est-ce qu'y a ? J'ai dit une connerie?

Homme:

- Tu voudrais partir avec moi,

Femme:

- Cessez de m'regarder, comme vous le faites.

Homme:

*-Je voudrais vivre avec toi,
ma vie.*

La musique s'arrête.

Ils s'arrêtent et se regardent intensément.

Scène 5 (baiser d'un dieu)

Femme :

- Qu'est-ce que ?...
Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Homme :

- Je ne te regarde pas.

La femme réfléchit un instant. Puis continue, interloquée.

Femme :

- Mais si! vous me regardez.

Homme :

- Mais non.

Femme :

- Mais si enfin. Vous regardez même mes yeux. C'est dur de pas le voir.

L'homme ne lui répond pas. Il la regarde avec admiration.

Homme :

Tu es gandiose.

Quelle aberration m'a fermé les yeux au point de ne pas me rendre compte de cette évidence plus tôt ? Quel sentiment méprisable m'a aveuglé à ce point ?

La femme est souriante, embarrassée et navrée.

Femme :

- Quelle mouche vous a piqué ?

Homme :

- Tu n'es donc pas qu'une simple image de moi : tu me ressembles aussi de l'intérieur.

Femme :

- Comment ?

Homme :

- Tes yeux ont toute mon âme.

Femme :

- Arrêtez, vous me faites rougir...

Homme :

- Je me vois dans ton regard.

Femme :

- Vous...

Homme :

- Je...

Femme :

- Vous...

Homme :

- Je...

Femme :

Vous...

Un temps.

Homme :

- Je m'aime !

La femme réfléchit un temps, puis se lance.

Femme :

- Moi aussi, je vous aime !

Ils se penchent l'un vers l'autre pour s'embrasser.

Scène 6 (noir baiser)

Lorsque les bouches sont à quelques millimètres les unes des autres, l'homme tourne d'un seul coup la tête vers la régie pour se mettre à crier.

Homme :

- Non, mais là, c'est impossible, Gilles !?

C'est impossible qu'on fasse quoi que ce soit dans ces conditions.

Technicien :

- Quoi ?

Homme :

- Qu'est-ce que tu fous là ?

Tu fais un solitaire devant la table de régie, ou quoi ?

C'est la scène du baiser.

Technicien :

- Ben oui, et alors ?

Homme :

- T'as vu les lumières ?

Non mais est-ce que tu as vu les lumières ?

C'est encore celles de la chanson !?

Je me demande pourquoi on te paie, Gilles.

Je me demande vraiment pourquoi c'est toi, qui fait ce boulot, et pas quelqu'un qui sait ce que c'est, des lumières de théâtre !?

Femme :

- Stéphane, arrête s'il-te-plait.

Homme :

- C'est ça. Défend ton petit copain. Il est pas capable de se justifier lui-même alors tu prends sa défen...

Le technicien s'emballe en criant.

Technicien :

- Ooh ! Tu arrêtes de crier là ! Juliette y est pour rien.

Il se calme.

- Alors je m'excuse, j'ai pas vu la rature que t'as fait dans les marges du texte. Et je n'ai donc pas mis l'ambiance du baiser. Je suis vraiment désolé.
Tu vas pas en chier une pendule ?

Homme :

- Mais ça fait deux fois que tu fais n'importe quoi !?
Chaque problème c'est de ta faute depuis le début de la création.

Technicien :

- C'est pas moi qui fait arrêter le pièce à chaque fois.

Homme :

- Ah bah ça, bien sûr. De toute façon c'est toute façon c'est tout de ma faute.

Technicien :

- Putain, j'ai dit que j'étais désolé. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Femme :

- Gilles laisse tomber, on enchaîne là.

Elle se tourne vers les spectateurs.

- Vous devez en avoir un peu marre de ces règlements de compte ?

Homme :

- Des règlements de compte ? Mais avec un débile comme ton Gilles, c'est pas des règlements de compte, c'est des cours !? Faut tout lui expliquer, tout lui dire. Et même si tu lui répètes vingt fois comment faire, il est encore foutu de foir...

Technicien :

- Oh ! Espèce de pseudo-metteur en scène de mes deux, t'as pas un peu fini de faire tes monologues à trois francs ?

Homme :

- Mes...

Technicien :

- Ils attendent là !

L'homme se retourne vers la femme, comme pour lui demander s'il a bien entendu ce qu'il vient d'entendre.

La femme regarde les spectateurs en approuvant le technicien.

Homme :

- Mes monologues à trois francs...

Technicien :

- Non, mais je parle pas de ta pièce, pauvre pomme. Je parle des insultes que tu m'envoies à la gueule depuis tout à l'heure.
On pourrait enchaîner si tu arrêtais de râler.

L'homme sourit, abasourdi en regardant les spectateurs.

Homme :

- Non mais, j'hallucine.
Tu crois peut-être que tes remarques, elle font avancer les choses ?

Technicien :

- Arrête Stéphane.

Homme :

- T'as l'impression d'être constructif, derrière tes effets à la con, que t'es même pas capable de lancer à temps.

Technicien :

- Arrête, je te prév...

Homme :

-T'es le seul à être payer ce soir.

Technicien :

- Stéphane, je...

Homme :

- Et tu fais foirer le spectacle en ramenant ta grande gueule. A croire que je te paie à faire foirer ce que je fais.

Toutes les lumières s'éteignent.

- Ben voyons ! 'Manquait plus que ça, Gilles... Gilles !... Gilles !
Juliette, parle-lui toi.

Femme :

- Gilles ! C'est pas drôle là. On peut pas jouer si les spectateurs nous voient pas.

Technicien :

- Ah bon ! Moi, j'avais compris que vous pouviez vous passer de mes lumières.

Homme :

- Putain, mais alors toi, t'as vraiment un don pour t'enfoncer dans ta connerie.

C'est inné chez toi.

Silence.

- Allez viens Juliette. Tant pis. On continue sans lui.

Femme :

- Quoi ?

Homme :

- On reprend la scène de la déclaration.

Femme :

- Mais enfin, c'est ridicule. On va pas jouer dans le noir. Les spectateurs vont rien comprendre.

Homme :

- Il faut arrêter de prendre les spectateurs pour des cons. Je suis sûr qu'ils ont très bien compris qu'il y a un problème technique, et je suis aussi persuadé qu'ils comprendront qu'on aie le courage de continuer quand même, pour eux. Et puis avant qu'il y ait de l'électricité, tu crois qu'ils faisaient comment au théâtre ?... A la bougie ! Bon et ben là, on fait pareil, mais sans bougie.

Se tournant vers les spectateurs.

- Mesdames, Messieurs, vous excuserez, j'en suis sûr, ce petit contre-temps, cette petite mise au point, et ce... Cet aléa technique... Et ...

Vers la femme.

- Allez Juliette. On reprend après la chanson d'Emilie.
Alors la fin de la chanson, ça faisait...

Ils chantonnent l'un après l'autre rapidement, comme pour vite arriver à la fin de la chanson.

- *Tu t'appelles Emilie jolie.*

Femme:

-*Qu'est-ce qu'y a ? J'ai dit une connerie?*

Homme:

- *Tu voudrais partir avec moi,*

Femme:

- *Cessez de m' regarder, comme vous le faites.*

Homme:

- *Je voudrais vivre avec toi,
ma vie.*

Moment de silence invisible.

Femme :

- Qu'est-ce que ?...
Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Homme :

- Je ne te regarde pas.

La femme réfléchit un instant. Puis continue, interloquée.

Femme :

- Mais si vous me regardez.

Homme :

- Mais non.

Femme :

- Mais si enfin. Vous regardez même mes yeux. C'est dur de pas le voir.

L'homme ne lui répond pas. Il la regarde avec admiration.

Homme :

Tu es gandiose.

Quelle aberration m'a fermé les yeux au point de ne pas me rendre compte de cette évidence plus tôt ? Quel sentiment méprisable m'a aveuglé à ce point ?

La femme est souriante, embarrassée et navrée.

Femme :

- Quelle mouche vous a piqué ?

Homme :

- Tu n'es donc pas qu'une simple image de moi : tu me ressembles aussi de l'intérieur.

Femme :

- Comment ?

Homme :

- Tes yeux ont toute mon âme.

Femme :

- Arrêtez, vous me faites rougir...

Homme :

- Je me vois dans ton regard.

Femme :

- Vous...

Homme :

- Je...

Femme :

- Vous...

Homme :

- Je...

Femme :

Vous...

Un temps.

Homme :

- Je m'aime !

La femme réfléchit un temps, puis se lance.

Femme :

- Moi aussi, je vous aime !

Silence un peu plus long que les autres.

Puis deux voix se lancent d'un seul coup l'obscurité.

Homme et Femme :

Gilles !

Scène 7 (bon baiser de tout là-haut)

Un petit son traverse la salle ans le noir, en venant de la régie.

Technicien :

- Mmmh...

Homme :

- D'accord, tu as raison, on ne peut rien faire sans toi. On a bien eu l'air con. Et maintenant on s'excuse. Et tu nous remet de la lumière, s'il te plaît Gilles !

Technicien :

- Ben quoi, c'était super, Stéphane.
On n'a pas vu ta gueule pendant deux bonnes minutes.
Je vois pas pourquoi vous auriez besoin de lumière.

Femme :

- Les mecs, vous êtes vraiment des gros gamins.
Toujours à vous chamailler, à vous insulter. Y en a pas un pour rattraper l'autre.

Homme :

- Non, alors là, excuse-moi, Juliette, je t'arrête tout de suite : Je refuse que tu me mettes dans le même sac que ce minable.

Femme :

- Tu veux des lumières ou pas ?

Pas de réponse.

- Bon, alors ferme ta gueule, quand tu sais que tu vas l'ouvrir pour insulter mon copain.

Homme :

- Ton copain ? Cette espèce de tête de noeuds sans cerv...

Femme :

- Stéphane !... Ta gueule.
Gilles, non sans rire, on peut pas avancer là. Met un petit spot, un petit quelquechose qu'on puisse au moins voir où on met les pieds, là. J'ai pas envie de rentrer dans la chaise, ou dans le globe terrestre.

Un petit spot s'allume à côté du globe. Il n'éclaire qu'une toute petite surface loin de

l'homme et de la femme.

Femme :

- Merci Gilles.

L'homme devient cynique.

Homme :

- Ah ouais, merci Gilles.

Il rentre dans la lumière la tête la première.

- Côté intimité pour la scène du baiser, c'est vraiment fort.
Je trouve pas les mots là... Euh...
Grandiose. C'est super grandiose !
Non mais t'imagines, là.

A la femme.

- Viens voir Juliette.

Vers la régie.

- Si on reprend la chanson.

Il chante rapidement.

- *Je voudrais vivre avec toi,
ma vie.*

Juliette arrive toute hébétée dans la lumière.

- Vas-y, Juliette, reprends à « Qu'est-ce que ? Pourquoi vous me regardez.... », là.
Allez...

Ils sont tous les deux obligés d'être collés nez à nez pour rester dans le cercle lumineux.

Femme :

- Qu'est-ce que ?...
Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Homme :

- Je ne te regarde pas.

La femme réfléchit un instant. Puis continue, encore plus hébétée.

Femme :

- Mais si vous me regardez.

Homme :

- Mais non.

Femme :

- Mais si enfin. Vous regardez même mes yeux. C'est dur de pas le voir.

Homme :

Tu es grandiose.

L'homme se tourne vers la régie avec une énergie folle.

- Tu vois, c'est même dans le texte.

Grandiose. Tu es grandiose. Non mais je me demande vraiment quelle aberration m'a fermé les yeux au point de ne pas me rendre compte de cette évidence plus tôt : J'ai un régisseur grandiose.

Gilles, tu es gran - diose !

Technicien :

- Ben ouais, c'est comme ta pièce.

Homme :

Quoi, ma pièce, qu'est-ce qu'elle a ma pièce ?

Technicien :

Elle est grandiose.

Homme :

C'est du second degré, c'est ça ? Tu dis ça, mais t'es hironique ?

Technicien :

Non, non. Je trouve ta pièce grandiose. Et toi aussi, je me demande pourquoi je m'en suis pas rendu compte plus tôt ? Tu es vraiment un metteur en scène grandiose. Stéphane, tu es gran-diose.

Homme :

Tu rigole là.

Technicien : (avec un petit ricanement)

Non, non.

Homme :

Ah, tu vois, tu rigole, en disant « non, non » là.

Technicien :

Si on peut même plus rigoler.

Homme :

Mais vas-y rigole. C'est vrai, c'est à hurler de rire, la situation dans laquelle tu nous a mis, Gilles.

Technicien :

C'est qui le responsable là dedans ?

Celui qui fait ce qu'il peut avec ce qu'il a en essayant de traduire les annotations techniques mal écrites par un polio, ou celui qui est à l'initiative de tout ce merdier ?

Homme :

Ah ouais, c'est comme ça que tu vois les choses toi ?

Technicien :

Ouais.

Homme :

Ah ouais, c'est comme ça que tu vois les choses toi ?

Technicien :

OK. Alors écoute bien.

Femme :

Stephane qu'est-ce que tu fais ?

Homme :

Je lui raconte une histoire drôle. Je sens que ton Gilles a un sens de l'humour hyper développé.

Femme :

Non, allez les gars, on enchaîne là s'il vous plaît.

Homme :

Alors si tu me trouves drôle, j'ai un autre truc qui va te faire rire.

Femme :

Stephane, c'est pas la peine, arrête.

Homme :

Ah non, c'est important, ça fait longtemps que je voulais lui dire.

Femme :

Stephane, s'il te plaît. On a cas enchaîner.

Homme :

Allume bien mon visage illaire, Gilles. Et regarde bien comme je rigole de ton humour

au second degré de seconde catégorie.

Technicien :

OK.

Les lumière « contre » éclairent le dos des deux comédiens sur scène.

Homme :

Je t'ai dit d'éclairer mon visage, pas mon dos.

Les pleins feux éclatent sur les deux personnages.

Femme :

Bon, Gilles remet l'ambiance du baiser, qu'on puisse enchaîner.

La lumière passe à l'ambiance du baiser.

Stephane. Ils sont là pour le spectacle, non ?

Homme :

Et ben on va leur en donner, du spectacle. Gilles !

Plein feu.

Femme :

Gilles.

Ambiance baiser.

Homme :

Gilles.

Plein feu.

Femme : (en se retournant)

Stephane. Je sais pas quelle histoire t'as encore inventé pour foutre la merde dans ma relation avec Gilles. Mais je crois pas que ça interesse les spectateurs. En tout cas, moi c'est sur : ça m'interesse pas.

L'homme réfléchit un moment.

Homme :

Mais quelle histoire j'invente. C'est vrai. Juliette. Il faut voir la vérité en face.

Femme :

Arrete.

Technicien : (en baillant)

Mais laisse le raconter ces histoires. Ca lui fait plaisir.

Pendant qu'il raconte cette histoire en direction du technicien, Juliette, se bouche les oreilles en piétinant. Aucun son ne sort de la bouche de l'homme à chaque fois qu'elle se bouche les oreilles. De temps en temps, elle écoute quelques mots pour voir si il a terminé. Ce n'est qu'à chacune de ces occasions que l'on entend ce que dit Stéphane.

Homme :

Il était une fois un Jeudi matin. Deux comédiens, un homme et une femme se retrouvaient pour travailler au théâtre, comme ils le faisaient tous les jours depuis déjà deux semaines.

Ils commençaient par prendre un café en discutant des personnages qu'ils interprètent. Ils sont censés tomber amoureux l'un de l'autre dans la pièce. L'homme, mal réveillé, renversa maladroitement son café sur la table. Les deux s'empressèrent d'éponger avec des serviettes en papier avant que la tâche n'envahisse leurs textes. Les mains s'effleurent, se frôlent, se touchent puis se caressent. Était-ce un jeu encore, étaient-ce ces sentiments refoulés depuis longtemps qui ressurgirent du fond des deux cœurs-éponges ? Pensaient-ils travailler leurs personnages amoureux ou étaient-ils amoureux ? Il se pencha vers cette douce odeur en suivant des yeux les deux mains-éponges. Il n'y avait plus de raison d'éponger mais ils continuaient quand même tous les deux. Lentement, les papiers imbibés glissaient sur la table, sans bruits. Et chaque geste suivait naturellement. Naturellement, l'autre main filait sur l'autre bras. Naturellement ses yeux se fermaient, ondulaient. Naturellement les deux corps-éponges se serrerent l'un contre l'autre. Naturellement une lèvre se rapprocha de l'autre, pour d'abord baiser le nez, puis doucement la bouche. Et naturellement les deux bouches-éponges s'épousèrent. C'était un baiser. Un vrai. Un baiser-éponge sur les papiers imbibés. Juste un baiser, mais pour moi ça expliquait tout. Ça épongeait toutes les questions et tous les a priori sur notre collaboration. Il n'y avait plus qu'une évidence. Nous cessions de jouer un rôle ce matin là. Et la pièce devenait le cadre réservé à l'application de cette évidence.

Femme :

Tu vas la fermer ta bouche ? Et on va la continuer cette pièce, Stéphane ?
Il n'y a que toi qui crois à tes histoires. Et que toi qui les écoute d'ailleurs.

Homme :

Comment ça il n'y a que moi qui les écoute. Et eux (montant les spectateurs) ils font quoi ?

Femme :

Bon, et ben s'ils écoutent, vaudrait peut-être mieux la continuer cette pièce, non ?

Il réfléchit un instant, un peu étourdi par ses révélations.

Femme :

Gilles, tu nous mets l'ambiance du baiser et cette fois t'oublie pas les sons qui suivent, s'il te plaît ?

Technicien : (en baillant encore)

C'était quoi c't'histoire ?

Femme :

Rien, un délire, comme d'habitude. Tu vas pas t'y mettre toi non-plus ?
Allez on reprend la fin du baiser. Allez Stephane. Quelle mouche vous a piqué ?

Stephane reste bouche bée. Il croit qu'elle parle de l'histoire qu'il vient de raconter.

Homme :

Comment ça ?... Quelle mouche ?...

Femme :

Quelle mouche vous a piqué ? Et là tu enchaîne avec « Tu n'es donc pas qu'une simple image... »

Homme :

Ah oui... Tu n'es donc pas qu'une simple image de moi... Tu me ressemble aussi de l'intérieur.

L'homme joue avec toujours l'air de ne pas comprendre ce que lui récite la femme.

Femme :

Comment ?

Homme :

Tes yeux ont toute mon âme.

Femme :

Arrêtez vous me faites rougir...

Homme :

Je me vois dans ton regard.

Femme :

Vous...

Homme :

Je...

Femme :

Vous...

Homme :

Je...

Femme :

Vous...

Homme :

Je m'aime.

Petit silence.

Femme :

Moi aussi je vous aime.

Dés qu'ils s'embrassent une sonnerie retentit.

L'énorme sonnerie alarmante glace les deux personnages.

La femme recule avec un air affolé.

L'homme a l'air perdu. La bouche entre-ouverte, il regarde reculer la femme sans mouvement.

Homme :

Pourquoi tu t'en va ?

La femme ne répond pas et continue à avoir un air affolé.

Homme :

Pourquoi tu t'en va ?

Femme :

Qu'est-ce que tu dis ? C'est pas ça le texte.

Homme :

Hein ?

Femme :

C'est pas dans le texte. Là, tu dois dire « ça y est j'ai compris. »

Homme :

Mais pourquoi je dirais ça ?

Femme :

Ben, je sais pas moi, c'est toi qui l'a écrit.

Homme :

Ah oui. Mais bien sûr.

Ca y est, j'ai compris. J'ai compris ce qui anime les docteurs avides de normalité. Je sais quels mots font dire d'un homme qu'il est fou, et lesquels le laissent tranquille. Je sais pourquoi je suis là, jugé, ligoté et emprisonné comme un tueur.

L'homme commence à s'exciter tout seul. En faisant comme si plusieurs personnes essaient de le tenir.

Homme :

Mais croyez moi enfin. Ecoutez-moi, lâchez-moi. Je ne suis plus fou. J'ai eut une espèce de révélation. Comme un coup de foudre divin. Une lumière divine. Un... Mais lâchez-moi, enfin. Qu'est-ce que vous faites avec cette seringue. Arrêtez, non.

Femme :

Lachez-le. Enfin. Vous voyez bien qu'il dit qu'il va mieux.

Homme :

Lachez moi, je ne suis pas Dieu. Je n'ai jamais été Dieu. Dieu seul est Dieu. Demandez lui, vous verrez. Je m'appelle Sebastien Carron, je vais avoir 26 ans le 6 Avril, à moins que ce ne soit déjà fait. J'habite, j'habite... Bon je sais plus où j'habite mais je sais qui j'étais. Qui je suis. Qui je ne suis plus. Je sais que je suis normal. Je sais que vos piqûres me feront oublier tout ce que je me souviens d'un seul coup. Je sais que je me suis longtemps pris pour le Dieu tout puissant. Que c'est pour ça que vous m'avez isolé de la société. Que c'est pour ça que vous m'avez enfermé loin des miens. Je sais que non, arrêtez avec cette piqûre. J'en ai assez de vos soins. Ils m'ont guéri ça y est. J'ai plus besoin de vos médicaments, de vos calmants, de vos psychiatres et de vos camisoles de force. Je me sens bien. Je me sens libéré de toutes les responsabilités divines. Je ne porte plus tout le malheur du monde. Je ne suis plus responsable de la naissance de ce merdier. Lachez moi. Dites leurs vous, que je vais mieux. Aï. Dites-leur que j'ai retrouver mon identité normal. Puisque je vous dit que vos piqures me. Ahhhh ! C'est pas juste. Pourquoi personne ne m'écoute. Pourquoi personne ne me croit.

Femme :

Moi je vous croit, Monsieur Carron

Homme :

Vous...

Femme :

Je vous croit.

L'homme tombe. La femme se penche sur lui. Il y a un moment de silence.

Homme :

Bon et puis là il y a un noir Gilles.

Gilles. Gilles... Non mais n'importe quoi là. Moi j'en peux plus. On peut pas travailler dans des conditions pareils. Tu nous met dans le noir quand c'est pas la peine. Et le seul moment où il faut un noir, juste là où on doit changer le décor, où l'obscurité est utile au bon déroulement du spectacle, tu ne le fais pas.

Femme : (inquiète)

Gilles ? ça va pas.

Un silence pesant plane pendant quelques secondes.

Jusqu'à ce qu'un ronflement se fasse entendre.

Homme :

Bon. Puisque notre technicien adoré préfère dormir pendant qu'on joue. On va continuer sans lui. Hein ? Gilles... Gilles ?....

Homme et Femme : (en criant)

Gilles.

Le petit ronflement est toujours présent.
Les deux personnages se regardent un peu désespérés.
L'homme prend son courage à deux mains.

Homme :

Bon, comme vous avez pu le voir, nous ne sommes pas trop aidé coté technique.
Aussi je pense que le meilleur moyen de passer à la scène suivante sans que vous assistiez au changement de décor. C'est de vous faire fermer les yeux.

Femme :

On essayera d'aller vite.

Homme :

Oui, ça devrait pas durer longtemps. Mais par contre pour que l'effet de surprise fonctionne, je vous demanderais de bien vouloir fermer les yeux. Allez, je compte jusqu'à trois. A trois tous vos yeux sont fermés. Bon aller (jouant) un... deux... deux et demi... deux trois quart... deux quatre cinquième... deux cinq sixième... deux six septième...

Femme : (sec)

Trois.

Homme :

Trois. Non les yeux fermés. Même vous madame... Bon pour éviter la triche, vous mettez tous vos mains sur vos yeux fermés. (se tournant vers Juliette) C'est plus sur.

Sur fond de ronflements irréguliers, ils changent le décor en regardant de temps en temps si personne ne triche. Ils peuvent improviser des remarques pour ceux qui regardent quand même.

En installant les derniers éléments, Stéphane commence à expliquer...

Homme : (essoufflé)

Bon, alors. Pour la fin du noir. Non non, attendez. Fermez encore les yeux. Je vais de nouveau compter jusqu'à trois. Et à trois... Vous pourrez regarder.
Alors un... deux...

Femme :

Attends.

Elle installe un dernier truc.

Femme :

C'est bon.

Homme :

Bon je recommence. Un... deux... deux et de...

Femme :

Trois.

La camisole des deux personnages s'est transformé en chemise. Un étrange décor siège sur scène. Beaucoup de long tissus blanc ou légèrement transparents sont pendus et envahissent presque tout l'espace sur plusieurs niveaux. La chaise est recouverte d'un tissus blanc. Le globe aussi, de tel sorte que l'on ait l'impression qu'il s'agit de la tête d'un fantome.

Homme :

Les années ont passé comme des secondes pendant mon hospitalisation.

Plus rien ici n'est ce qu'il était.

Scène 8 (l'adieu à la scène)

La femme pousse l'homme.

Femme :

Là, tu es super lourd Stéphane.

Vers la régie, le visage désespéré.

- Tu peux rallumer Gilles ?

Moi je peux plus là. Je peux plus rien faire.

La lumière se rallume froidement.

Elle continue vers les spectateurs

- Je peux plus jouer. Je suis vraiment désolée, là. Je...

J'espère que vous pourrez être remboursés. Faut...

Faudra voir avec Stéphane...

Elle prend une grande respiration.

- Bonne soirée.

Elle quitte le plateau. Pour de bon.

L'homme essaie de rattraper le coup. Il regarde les coulisses, puis les spectateurs, les coulisses, fait un signe aux spectateurs pour leur signifier que tout va s'arranger, puis quitte à son tour le plateau.

Homme : (off)

- Juliette...

Les plaintes de la femme sont entrecoupées de pleurs.

Femme :

- J'en peux plus, on peut plus continuer comme ça. Depuis le début de la création tu fais n'importe quoi. Tu envoies chier Gilles à la moindre remarque, tu coupes toute la pièce pour une histoire de son trop fort, alors qu'il n'y a pas un seul spectateur qui se serait douté que c'est pas volontaire. Ensuite tu me prends la tête avec tes histoires techniques, en plein milieu de la scène, devant tout le monde. Mais c'est avant qu'on se mette au point, c'est pas sur scène. Ou alors faut que tu fasses des matches d'impro, j'sais pas moi. Et pour finir là, tu m'fais la morale sur comment je devrais mieux choisir mes petits copains. Non mais tu te

prends pour qui là, le maitre du monde ? Dieu ?
Je me casse. C'est pas la peine d'essayer de me retenir, je me casse.
Je sais, j'aurais dû le faire plus tôt, mais maintenant c'est décidé, je me casse.

Homme :

- Mais Juliette, tu peux pas me faire ça, j'ai écrit cette pièce pour toi. Juste pour t...

Femme :

- Mais lâche-moi, putain. T'es lourd là. Laisse-moi.
Allez casse-toi. Retourne sur ton plateau.

Silence.

L'homme rentre sur scène démonté.

Il a le regard vide posé par terre.

Scène 9 (on fait avec ce qui reste)

Il lève les yeux à la régie.

Homme :

- Gilles....

Technicien :

- Ouais.

Homme :

- Tu disais que t'avais retrouvé la bande de la berceuse.

Technicien :

- Ouais.

Homme :

- Et ben envoie là.

Technicien :

- Attends, faut que je la cale.

Homme :

- Mesdames, Messieurs, histoire que vous ne soyez pas...

La musique commence. L'homme, agacé d'avoir été coupé, continue.

- Histoire que vous ne soyez pas venus pour rien ce soir, je vais vous ré-interpréter la berceuse du début de la pièce, mais cette fois avec la musique. On fait avec ce qu'on a.

L'homme s'installe devant le globe, comme il l'avait fait précédemment pour la berceuse.

Les lumières changent pour devenir les mêmes qu'au moment où il était dans cette position.

- Ma terre, t'es ma terre

Ma bulle d'air

Et de terre.

Pas terre à terre

Tu fais d'air

à l'univers.

*Sans en avoir l'air
Tu vas faire
Tomber ton père.*

*Dans quelle sale affaire
Je m'affaire
C'est l'enfer*

*De quelle sale affaire,
J dois m'défaire ?
M'en défaire ?*

*Je dis n'importe quoi.
Je sais pas pourquoi.
Pourquoi.*

*Les paroles,
Je les ai oublié.*

*Et mon rôle
C'est pas drôle,*

*C'est même la merde.
La grosse merde.
Merde en boîte.*

*Et je me démerde,
Comme je peux...*

*On fait avec ce qu'on a,
Le petit rien,
Le moins que rien.*

*Avec les « rien de rien »,
les « non rien je ne regrette rien ».*

Il balance d'un seul coup la chaise et continue sans chanter.
La musique continue.

- Tant pis pour toi, Juliette.
Tant pis pour ton rôle, tant pis pour la pièce.
Une poignée de spectateurs courageux en auront vu le début.
C'est mieux que rien.

Tant pis pour le théâtre, tant pis pour ce grand mot qui veut tout dire, pour lequel je vis, et qui est même pas foutu de me faire vivre.

La femme sort des coulisses. Elle est habillée pour sortir, avec veste et sac à main. L'air grave, elle ne jète même pas un regard sur l'homme.

Femme :

- Tu viens, on y va, Gilles.

Homme :

- Mais, mais tu t'en vas vraiment ?

Elle ne répond pas, elle finit de boutonner sa veste.

Femme :

- Gilles ! Qu'est-ce que tu fous ? !

Homme :

- Définitivement ?... Je croyais que tu jouais la comédie.

La femme regarde sa montre.

Femme :

- Dépêche-toi. Il y a une séance de cinéma dans vingt minutes.

Elle se tourne vers les spectateurs.

- Vous voulez pas venir ? Ils repassent « Un air de famille ».

Homme :

- Réponds-moi. Dis quelque chose.

Le technicien traverse la travée de la salle en enfilant sa veste, pour arriver vers la scène.

- J'avais écrit cette pièce pour toi, juste pour toi.

Technicien :

- Arrête de faire chier ma copine, Stéphane.

Homme :

- Quoi, j'la fais chier ? Et toi, tu crois que tu fais pas chier, à saboter tout mon travail ? Bordel !

Le technicien et la femme s'acheminent vers la sortie.
L'homme leur parle en restant figé sur scène.
La musique continue de défiler.

- Parce que c'est un travail, d'écrire, de penser et d'imaginer une mise en scène.
Mais ça, c'est trop difficile à comprendre pour toi. Toi t'es qu'un technicien,
qu'un imbé...

Technicien :

- Et pour toi, c'est quoi un technicien ? Un robot ? Une marionnette ? Comme Juliette ?... Hein ?... C'est ça ? Tu crois que quand on est acteur ou technicien on a pas de démarche artistique ? Tu crois que t'es le seul à porter la pièce ? Tu crois qu'on est là que pour tes beaux yeux ? Et qu'on a pas des choses à dire, nous aussi, à travers ce que tu écris ? Ce que tu mets en scène ? Hein ?...

La femme prend le technicien par le bras et tous les deux filent vers la sortie.

Homme : (en s'égosillant)

- Je t'interdis de dire que je prends Juliette pour une marionnette. Tu m'entends. T'en sais rien de ce qu'elle est Juliette pour ma pièce. Alors je t'interdis de sous-entendre quoi que ce soit sur notre travail. Toi, t'es rien là dedans, tu m'entends ? T'es en dehors du coup. T'ai arrivé sur la création, elle était finie la création. Alors ton histoire de robot-technicien sans démarche artistique, tu peux la ranger dans le plaquard d'où on t'a sorti. Ton plaquard à balais.

Le couple quitte la salle en claquant la porte.

La musique laisse la place à des battements de coeur lourds et réguliers.

- Mais c'est ça ! Partez au cinéma. Là-bas on les écoute les techniciens lumière. Allez, foutez l'camp. Disparaissez du théâtre. Vous êtes grillés de toutes façons. Qui voudra travailler avec des gens qui quittent une représentation en pleine représentation. Parce que ça va se savoir dans le milieu, ça oui. Vous pouvez compter sur moi. C'est vite fait une réputation !

L'homme s'arrête et respire difficilement au milieu des bruits de battements de coeur.

Epilogue (apocalypse)

L'homme se tord de désespoir.

- Revenez !

doucement.

- Revenez !

Il s'avance en se penchant lentement vers le globe et finit au pied de sa création.
Les battements de coeur se font de moins en moins présents jusqu'à disparaître.
De la même manière la lumière se baisse de manière infime, pour qu'il n'y ait plus que
la lumière bleue du globe à la fin de la chanson.
Il crie de nouveau.

- Et le théâtre ?...

Et la pièce ?...

Et les spectateurs ?...

Il ne dit rien pendant un temps. Il baisse la tête et la relève, le visage en larme nourri
du personnage de Dieu, comme ultime secours.
Il regarde le globe pour chanter.

*- Et oui tu m'enterre,
Tu m'fais taire
Six pieds sous terre.*

*Parce que t'es ma terre,
Mon manque d'air
et de terre.*

Tout doucement.

- Allez dors.

Noir.

- fin -

Grenoble, Mai 98
Chambery, Juillet 99

